

Sébastien Abis

**VEUT-ON
NOURRIR
LE MONDE ?**

Franchir l'Everest alimentaire en 2050

ARMAND COLIN

Mise en pages : Belle Page

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2024
Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur
11 rue Paul-Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN 978-2-200-63789-7

*À mes deux filles, Emma et Gioia, qui, à la fin de ce siècle,
auront l'âge pour raconter à leurs petits-enfants cette histoire.*

Sommaire

Introduction. Pourquoi ce siècle est inédit	5
1. Il était une fois l'Everest	11
2. Sécurité : le camp de base incontournable.....	25
3. Soutenabilité : l'expédition inévitable.....	45
4. Santé : l'artère vitale	61
5. Souveraineté : le versant instable.....	81
6. Stratégies : les sherpas de la réussite	101
Conclusion. La fièvre du sommet	125
Remerciements	132
Bibliographie.....	134
Notes	139

Introduction

POURQUOI CE SIÈCLE
EST INÉDIT

Dérèglements climatiques et géopolitiques se combinent et semblent caractériser la période contemporaine. Nous pouvons les craindre en les observant et en les extrapolant, car les épreuves en cours et à venir procurent parfois un sentiment de vertige. Nous pouvons aussi ignorer ces chocs actuels et futurs en considérant qu'ils ne concerneraient pas tout le monde ou pas maintenant. Nous ne devons être ni tétanisés ni inconscients, tout simplement clairvoyants, modestes et engagés. Trois caractéristiques qui mériteraient d'être plus souvent cultivées pour avancer les uns avec les autres et contrer le spectre d'un chaos généralisé.

Nous pensons que le 21^e siècle serait apaisé, immatériel et moins excessif que le siècle précédent. Dans certaines contrées favorisées et devenues plus sensibles au superflu à mesure qu'elles vivaient plus confortablement, nous avons même cru à l'éloignement de la guerre, à la relâche des rapports de force, à la disparition des maladies, à l'hégémonie des services, donc à la mort de l'industrie et à l'inutilité de l'agriculture. Au tournant du millénaire, aveuglée encore par un discours lénifiant sur la fin de l'Histoire et l'illusion d'une position dominante, une partie du monde s'est fourvoyée. Depuis, de profonds changements structurels ont labouré la planète, tandis que certains enjeux se font encore plus pressants. C'est le cas de l'alimentaire, pilier central de la sécurité humaine. Nous l'avons mésestimé dans notre grille d'analyses des dynamiques stratégiques et des grands chantiers de ce siècle. En Europe, nous en redécouvrons peu à peu ces dernières années toute l'importance. Ce réveil est-il à la hauteur des chemins qu'il nous faut emprunter ?

Avons-nous retrouvé toute la lucidité nécessaire pour saisir la transversalité des enjeux actuels et en devenir ? L'enjeu de la sécurité alimentaire n'est pas nouveau : il s'intensifie. Nombreux sont les pays procédant à un réarmement agricole national, soit pour réduire leurs vulnérabilités domestiques, soit pour peser davantage sur un échiquier international en transition. La montée en puissance des questions environnementales dans les agendas politiques, sociaux et économiques contribue également à reclasser l'agriculture au centre de l'attention. Sans elle, point de sécurité alimentaire. Il s'agit d'un impératif universel, atemporel et quotidien. Combien de sujets peuvent en dire autant ?

Nourrir et réparer la planète : telle est la mission confiée aux mondes agricoles pour que ce siècle puisse se dérouler sans de très violents craquements géopolitiques et climatiques. N'est-ce pas celle-là l'affaire du siècle ? Et pourtant, nous ne portons pas, en Europe et en France, suffisamment d'attention à cet enjeu dont l'épaisseur stratégique s'agrandit. Le 21^e siècle sera le plus peuplé de l'Histoire. Nous sommes deux fois plus nombreux aujourd'hui qu'il y a 50 ans et nous serons autour de 10 milliards d'habitants vers 2050. Ce siècle sera aussi le plus marquant pour les écosystèmes et la Nature si nous ne sommes pas capables de modifier nos trajectoires de développement. Cette quête de sécurité alimentaire n'est pas une option à prendre ou à laisser pour cheminer vers l'avenir. Tous autant que nous sommes avons cette invariable nécessité, qui s'affranchit des saisons, des frontières et des modes passagères. Nous serions bien mal avisés de conjuguer un tel défi au passé. Ce qui se trouve devant

nous n'a jamais été aussi impressionnant. Pour bien comprendre l'épreuve qui nous attend, faisons un détour par l'Himalaya. Pourquoi donc ? Autant d'années nous séparent de cette fin de 21^e siècle que de la date de la première ascension par l'homme de l'Everest. C'était il y a 70 ans. Soit à peu près le nombre d'années qui nous fera basculer dans le 22^e siècle. Certains lecteurs de cet ouvrage n'en seront plus, les plus jeunes peuvent l'espérer et ceux qui liraient ces pages dans un avenir bien moins proche que les semaines suivant leur parution jouiront alors peut-être d'une retraite dans ces époques bien éloignées de nos jours présents.

Le but de ce livre n'est pas de fournir une analyse exhaustive et spécialisée sur les questions alimentaires à travers l'ensemble des variables qui les composent, mais d'expliquer pourquoi nous devons remettre la sécurité alimentaire au cœur de nos projets de performance collective. Il y va de la stabilité géopolitique du monde et de sa viabilité à long terme. C'est à la fois une gigantesque course, un test radical, une utopie mobilisatrice et un défi extraordinaire à relever : sans ardeur joyeuse, un tel projet ne saurait être mené. Notre propos sera donc délesté de toute considération marginale pour concentrer l'effort de lecture sur trois horizons incontournables (la sécurité, la soutenabilité, la santé) et sur trois conditions indispensables (la confiance, la cohérence, la constance), non sans avoir évoqué entre deux le retour de la souveraineté dans les logiciels de la géopolitique. Sillonons ces chemins qui en diront long sur l'Everest à gravir, en acceptant de nous attarder uniquement sur les principaux points de repère afin d'éviter une dispersion d'attention sur les gravillons

qui parsèment l'épopée. Notre but est de baliser ce siècle, pas d'en faire un relevé topographique à petite échelle. Ce livre n'a qu'une seule ambition : nous préparer à entendre parler de plus en plus d'alimentation et donc d'agriculture. Le premier quart de ce siècle s'en est allé.

1

IL ÉTAIT UNE FOIS
L'EVEREST

En 1953, pour la première fois, deux hommes atteignent le sommet de l'Everest, la montagne la plus élevée de notre planète, culminant à 8 848 mètres. Le Néo-Zélandais Edmund Hillary et le Népalais Tensing Norgay ont ouvert, il y a 70 ans, une nouvelle page de l'alpinisme qui reste une performance rare et le symbole d'une authentique prouesse. L'ascension de l'Everest ne s'improvise pas, elle exige une préparation longue et minutieuse, requiert un équipement approprié et demande une condition physique exceptionnelle. Si le coût économique de cette expédition est conséquent, l'impact sur les individus est lui aussi colossal, tant lors de l'entraînement préalable, de l'épreuve elle-même que dans les mois endoloris qui s'ensuivent. À peine plus de 6 000 personnes différentes se sont posées sur le toit du monde. La Japonaise Junko Tabei est la première femme à réussir cet exploit en 1975. Ce n'est qu'en 1980 que la prouesse est faite sans assistance respiratoire. D'autres records tombent : en 2010, un Étasunien, Jordan Romero, est à 13 ans le plus jeune de l'Histoire à gravir le sommet ; en 2013, un Japonais de 80 ans devient le plus vieux conquérant de l'Everest ; le Népalais Kami Rita y monte en 2023 avec succès pour la 28^e fois, faisant de lui le plus grand des sherpas. Il ne cesse cependant de porter un message de précaution et de prudence : tous les itinéraires menant au sommet de cette montagne à l'allure pyramidale sont très ardues et périlleux. Certes, le taux de réussite de l'ascension a doublé au cours des trois dernières décennies. Depuis 2006, deux tiers des alpinistes qui s'y sont lancés – environ 3 600, soit une espèce humaine rarissime, ayons-en conscience ! – sont parvenus au sommet, contre un tiers entre 1990 et 2005. La mortalité est faible, 1 % à

peine, mais réelle et malheureusement visible sur les chemins empruntés. Un peu plus de 300 personnes ont laissé leur vie depuis la première tentative de 1923. En outre, seuls 5 % des alpinistes ayant gravi l'Everest l'ont fait sans apport d'oxygène en bouteilles, et près de 10 % d'entre eux n'en sont pas redescendus vivants. Cette montagne, où la pression atmosphérique atteint à peine le tiers de celle au niveau de la mer, est beaucoup plus mortelle, dépourvue d'oxygène naturel ou artificiel.

Cette montagne, qui porte ce nom anglais en raison de George Everest, l'arpenteur général de l'Inde de 1830 à 1843, fascine depuis un siècle. Elle est l'emblème de cette chaîne himalayenne s'étirant sur 2 400 kilomètres et qui donne naissance à trois grands fleuves régionaux (l'Indus, le Gange et le Brahmapoutre). Le Britannique George Mallory, le premier ayant eu cette lubie pour son sommet, avait répondu par une phrase laconique mais impétueuse à un journaliste qui l'interviewait sur la raison de son obsession pour l'Everest : « *Parce qu'il est là.* » Hélas, un an plus tard, en juin 1924, le téméraire décédait sur la crête Nord. Il faut dire que Chomolungma, le nom tibétain pour la nommer, signifie la déesse des vents. Ces derniers peuvent être aussi dangereux que le froid sur cette masse à l'allure pyramidale. S'ensuivent durant trente ans des expéditions toutes ponctuées d'échecs, sachant que les remous de la géopolitique s'en mêlent, entre une Seconde Guerre mondiale et la prise de contrôle du Tibet par les autorités chinoises communistes. Depuis 1953, et la première ascension, l'emballement pour l'Everest s'intensifie, à l'image des accélérations nombreuses qui se déploient à

travers le globe. Plus d'êtres humains, plus de besoins à satisfaire, plus de développement économique, plus de libertés à proposer, dans un cadre où les limites planétaires ne sont pourtant pas extensives et pour lesquelles d'aucuns en appellent déjà à la raison quand nous entrons dans le dernier tiers du 20^e siècle. Ces dernières années, les embouteillages se multiplient pour franchir l'Everest, dont le paysage témoigne de l'empreinte humaine avec des tonnes de déchets jonchant certains passages. L'Everest s'avère abominable. Gravier cette montagne, nous l'avons dit, est extrêmement difficile. Deux mois sont généralement nécessaires pour suivre correctement les étapes et les protocoles. La complexité ne s'arrête pas là. Au sommet, il convient de ne pas rester trop longtemps, entre 5 et 15 minutes en moyenne, faute de quoi le cerveau souffre du manque d'oxygène. La descente s'entreprend dans l'épuisement et avec des capacités respiratoires très amoindries, d'où le caractère exceptionnel des ascensions réussies sans bonbonnes pour vous assister, pour ne pas dire vous sauver. Outre l'épuisement, l'ivresse que procure par ailleurs le fait d'avoir posé les pieds sur le toit du monde vous déconcentre sur la route du retour. Les chutes et les accidents en deviennent plus fréquents, d'autant que le mal aigu des montagnes vous gagne et que la météorologie, terrifiante par nature avec des températures négatives que le corps peine à supporter même couvert, change souvent et rapidement.

Face à la dureté de l'expérience, avec son lot d'émotions, d'exaltations et de peurs, les comportements individualistes prennent souvent le dessus. Or l'Everest exige pondération, discernement et solidarité. Une sagesse qui depuis 70 ans

ne se dément pas, au contraire, à l'heure où de plus en plus d'individus estiment pouvoir tout faire, dans la précipitation, sans vue longue et large sur les défis à relever et avec un manque criant de considération pour les autres ou pour les ressources à rassembler. Autrement dit, là où l'Everest nous appelle à la modestie et à la sobriété, il témoigne à sa manière du déferlement d'une horde de candidats mal préparés et insuffisamment conscients des épreuves qui les attendent d'ici la fin de ce siècle. Celles-ci interpellent notre aptitude à distinguer l'essentiel du superflu, à innover avec cohérence, à continuer à vivre ensemble et à pouvoir le faire sur une planète aux équilibres protégés. Ces épreuves sont aussi redoutables que formidables à relever, donc potentiellement paralysantes ou excitantes. Mais sommes-nous encore séduits par la perspective de réaliser demain des exploits inédits ? Le pouvons-nous et quels moyens nous donnons-nous pour y parvenir ? Le voulons-nous et pour y arriver sommes-nous suffisamment mobilisés ? Ou serions-nous actuellement trop acculés par la tyrannie du court terme, déboussolés par l'imbrication des crises et mystifiés par les contempteurs du repli sur soi ? Pourquoi ne plus savoir prendre de la hauteur et du recul pour observer la marche du monde ? Pourquoi prétendre cloisonner ce monde alors qu'il a toujours mieux fonctionné dans l'ouverture et dans le brassage, sachant qu'aucune muraille n'est infranchissable ? Pourquoi certains, effrayés par l'avenir, souhaitent marcher à l'envers en idéalisant le passé à l'excès, ou ne plus aller de l'avant car considérant le futur comme fichu ? Quand trop de repères s'atténuent et de crispations se coagulent, vertiges et fatigues s'accumulent, au risque d'engourdir les réflexions et